Zeitschrift: Revue de linguistique romane
Herausgeber: Société de Linguistique Romane
Band: 73 (2009)
Heft: 289-290

Artikel: La valeur ajoutée du latin global
Autor: Dardel, Robert de
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-781679

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 12.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

La valeur ajoutée du latin global

1. Introduction

1.1. Motivation

L'étude scientifique du 'protoroman' et de la genèse des parlers romans est de plus en plus hypothéquée par une approche partielle ou biaisée. L'étude du protoroman est sacrifiée à celle des parlers romans considérés isolément. La structure du protoroman est laissée de côté, et l'on croit pouvoir la remplacer par les reflets approximatifs et inégaux qu'en conserve chacun des parlers romans. Aux synchronies successives en lesquelles se décompose le protoroman et qui permettent d'expliquer l'évolution, succèdent des descriptions diachroniques linéaires ponctuelles, qui sont le plus souvent dépourvues de pouvoir explicatif. Face à cette dégradation de la linguistique romane historique, je désire rappeler ici les vertus et la nécessité d'une approche globale de cet objet d'étude [1].

1.2. La valeur ajoutée du latin global

On peut observer un objet d'étude dans un de ses éléments, mettons le plus évident, le plus connu ou le plus énigmatique. À partir de cet élément initial, dont on ignore encore s'il se révélera pertinent en fin de compte, on peut étendre l'investigation, au gré des rencontres et de proche en proche, aux autres éléments plus ou moins liés à l'objet d'étude initial. Mais, en procédant de la sorte, on n'est pas assuré d'avoir atteint tous les éléments pertinents. C'est ce que j'appellerai l''approche partielle'. On peut aussi, après une période d'exploration générale, aborder d'emblée l'ensemble des éléments concernés par l'objet d'étude, le circonscrire et le délimiter, pour ensuite en distinguer et définir les éléments et en déterminer la pertinence. Ce sera l''approche globale'.

Dans l'histoire de la linguistique, les deux approches coexistent évidemment, peut-être associées respectivement aux procédures empirique et

[1] Je tiens à remercier mon collègue et ami Yan Greub (CNRS-ATILF, Nancy) d'avoir pris la peine d'examiner de près un état antérieur du présent texte et de m'avoir fait à ce sujet de très utiles remarques.

théorique et se relayant ou se complétant à tour de rôle dans la pratique des recherches. Dans le domaine dont j'ai fait ma spécialité, à savoir la comparaison historique des parlers romans et la reconstruction du protoroman, on rencontre aussi d'une part de grands théoriciens, les néo-grammairiens, qui envisagent globalement le protoroman et les langues qui en sont issues selon des lois d'évolution phonétique et des tendances très générales, comme les actions analogiques. On y trouve d'autre part, dans des approches partielles, des observations empiriques, comme celles visant à expliquer les anomalies et irrégularités qui se dégagent de l'approche globale.

Avec l'approche globale, le chercheur prend plus facilement conscience des rapports et interdépendances des éléments et arrive plus rapidement, tout en gardant à l'esprit l'ensemble, à établir leur hiérarchie en vue de leur examen comparatif. Avec l'approche partielle, le chercheur risque de ne pas mesurer cette hiérarchie à temps et de perdre plus tard – et de faire perdre à d'autres chercheurs – beaucoup de temps à refaire l'analyse en la corrigeant; c'est le cas, en roman, des reconstructions protoromanes qui ne tiennent pas compte du sarde (Jensen 1999), repère chronologique irremplaçable, qu'il convient de situer et traiter sur le même pied que les autres parlers romans.

Il se trouve que l'équilibre entre les deux approches se révèle instable. Déjà au XXe siècle, à en juger par les études romanes, la théorie néo-grammairienne est en passe d'être abandonnée au profit de l'empirisme, l'approche globale d'être remplacée par des approches partielles, par exemple dans les programmes universitaires. L'écart temporel entre le traitement global et le traitement partiel antérieur d'un problème de linguistique historique a parfois pour conséquence de bloquer pour plusieurs générations de chercheurs le progrès scientifique dans un sous-système donné de la protolangue, décalage qui s'est produit jadis à propos du système casuel nominal protoroman (Dardel / Wüest 1993).

Le but du présent essai est de plaider pour une inversion de cette tendance, en replaçant le domaine des parlers romans dans une approche globale, à savoir en traitant autant que possible ensemble et en fonction les uns des autres tous les éléments disponibles et en mettant ainsi en évidence, avec quelques exemples à l'appui, la valeur ajoutée que représente cette approche.

2. Le latin global et ses problèmes

2.1. Définition

C'est dans cette perspective que, il y a quelques années déjà, j'ai commencé à parler et à me servir de la notion de 'latin global', aussi appelée, dès Dardel/

Gaeng (1992), 'latin total'. La définition que j'en ai donnée à l'époque, dans le cadre de mes recherches sur le protoroman, fut fluctuante, mais a toujours tendu vers le critère d'un commun dénominateur du concept de 'latin' au sein du monde antique. Aujourd'hui, je penche pour la définition que voici, plus nuancée et complète : le latin global est le latin sous toutes les formes qu'il a pu revêtir depuis la fondation de Rome, dans le monde romain occidental antique et par la suite dans les parlers romans, en Europe, ainsi que dans le latin moderne pratiqué par les sciences et le culte. Cette définition est taillée sur mesure pour couvrir, dans le temps et l'espace, les éléments pertinents à la méthode historico-comparative appliquée à la famille des langues romanes en Europe ; elle n'en couvre pas les prolongements dans le reste du monde, tels les créoles.

Tout chercheur n'est pas préoccupé par le principe de globalité. L'expérience montre que bien des études se fondent sur un 'latin partiel', laissant de côté des éléments que la tradition néo-grammairienne considère comme indispensables à l'analyse ; je parlerai alors, par référence à la démarche orthodoxe, d'un 'latin partiel non justifié'.

2.2. L'hypothèse de travail

Le latin global ainsi défini, considéré dans les trois dimensions diatopique, diachronique et diastratique, fournit les coordonnées nécessaires à son traitement scientifique. L'hypothèse de travail que je désire exposer et argumenter peut être formulée ainsi : la connaissance scientifique du latin global connaît des limites qui sont, en l'état actuel des recherches, difficilement surmontables, mais qui seraient surmontables avec une vue plus ample – globale – et un travail plus poussé de la part des chercheurs, romanistes et latinistes. Mon argumentation concerne trois points : « latin écrit et latin parlé, langue et parole » (2.4), « l'analyse tridimensionnelle du latin global » (2.5) et «la diglossie (selon Ferguson) » (2.6.).

2.3. Postulats

Les postulats que je vais présenter ici servent de point de départ théorique à mon argumentation.

2.3.1. Les dimensions diatopique et diachronique. – Le latin que nous connaissons par les textes ressortit à deux 'styles', classique et non classique. Le latin classique est normé (grammaires normatives), d'usage littéraire et savant ; dans la dimension diatopique, il embrasse à peu près uniformément tout le domaine qui ressortit au monde romain occidental ; dans la dimension

diachronique, il est stable. Le latin que nous connaissons par les textes non classiques, aussi appelé 'latin vulgaire', en est une variante, que caractérise la présence diffuse parmi les traits classiques de traits que Väänänen (1981, 3) qualifierait volontiers, entre autres, de « latin de tous les jours ». Le latin parlé que nous connaissons à travers le protoroman reconstruit embrasse à l'origine le même domaine du monde romain que le latin écrit et il est, comme lui, uniforme dans l'espace ; mais il évolue dans la dimension diachronique et se fragmente par la suite dans l'espace.

2.3.2. La bipartition typologique. – Dès le premier siècle av. J.-C., il existe des témoins d'une bipartition grammaticale typologique, s'exprimant sous la forme de deux 'types' opposant le latin écrit, presque entièrement 'synthétique', au latin parlé, tendanciellement 'analytique'. La corrélation entre ces deux types et les deux 'médiums', le latin écrit et le latin parlé, n'est toutefois qu'approximative : si les médiums sont tranchés, les types, eux, ne le sont pas.

2.3.3. L'accès au latin global. – Vu notamment l'écart typologique qui les sépare, le latin écrit antique et le protoroman, parlé, ne sont pas le reflet l'un de l'autre et ne sont accessibles au chercheur que par deux voies incommensurables, le latin écrit à l'état brut et le protoroman, dont l'évolution se réduit à une succession de synchronies structurées discrètes.

2.3.4. La portée épistémologique. – La portée épistémologique des deux médiums latins, l'écrit et le parlé, n'est pas identique. Les textes, classiques ou non, sont, selon la terminologie saussurienne, des 'faits de parole', produits dans des actes individuels concrets, tandis que le protoroman se compose, comme toute protolangue reconstruite, de 'faits de langue', abstraits et logés dans la mémoire collective des sujets parlants. Dans les deux cas, le chercheur en est réduit à des hypothèses : celle selon laquelle la forme écrite représente malgré tout une réalité concrète en langue et celle selon laquelle la reconstruction du protoroman a été suffisamment bien menée pour qu'on puisse lui attribuer le statut d'un ensemble de faits abstraits réels.

2.4. Latin écrit et latin parlé, langue et parole

Les recherches traditionnelles (mais aussi récentes) font apparaître des conflits internes résultant d'un manque d'entente sur la fonction scientifique de certains concepts, parmi lesquels l'opposition entre latin écrit et latin parlé et celle entre langue et parole.

2.4.1. Incompatibilités méthodologiques. – Traditionnellement, latinistes et romanistes se cantonnent dans leurs domaines respectifs. C'est peut-être grâce à cette séparation des activités que, de part et d'autre, ils ont pu fournir un travail de recherche, sinon toujours systématique, du moins approfondi et

riche d'enseignements : l'école scandinave (avec E. Löfstedt et V. Väänänen) pour le latin écrit, les néo-grammairiens (avec F. Diez, W. Meyer-Lübke, T. H. Maurer, R. A. Hall et H. Lausberg) pour le protoroman et les parlers romans.

Mais enfin, en bonne méthode, il est impossible au chercheur moderne d'ignorer à la longue les liens intimes qui unissent, au sein du latin global, le médium écrit et le médium parlé, ainsi que la différence fondamentale entre faits de langue et faits de parole (Dardel 2003, § 3.1.1). Aussi les choses se gâtent-elles et les chercheurs se crispent-ils dès qu'on tente de combiner les deux voies d'accès qui leur correspondent, c'est-à-dire les textes latins et la reconstruction du protoroman, car les préalables méthodologiques se dressent alors en barrières presque infranchissables.

Un savant finlandais réputé, le latiniste Väänänen (1905-1997), qui a œuvré toute sa vie au rapprochement des deux faces médiales du latin, achoppe de façon répétée sur ces obstacles. Dans son *Introduction au latin vulgaire* (1981, 3 *sqq.*), il s'exprime en ces termes : « ... les formes [protoromanes] obtenues par reconstruction, tant qu'elles n'ont pas l'appui d'une attestation, n'ont qu'une valeur d'hypothèse » (*ib.* 19), énoncé où la différence saussurienne entre langue (le système) et parole (les actes de parole individuels) est ignorée et où leurs statuts respectifs sont d'une certaine manière inversés. Un autre passage montre que la fonction du protoroman n'est pas considérée par Väänänen dans toute l'étendue de ses ressources. « Dans la mesure du possible, écrit-il, nous chercherons à saisir la langue vivante et réelle. Des termes comme ‹ roman commun › ou ‹ protoroman › ne serviraient pas à notre propos, car ils s'appliquent, en principe, à une forme de langue reconstituée d'une part, et d'autre part ils excluent l'étude des phénomènes qui faisaient partie du fonds populaire du latin, mais n'ont pas survécu en roman » (*ib.* 6) ; ces réserves de la part de Väänänen appellent deux commentaires : (i) le reproche de la rigidité de la description diachronique en synchronies successives discrètes tient à ce que cet auteur ne s'oriente guère sur le structuralisme et ne reconnaît pas les avantages d'une description synchronique, notamment ses propriétés explicatives, sur une description diachronique linéaire ; et (ii) le fait – reconnu par les comparatistes eux-mêmes – que des traits du fonds populaire ne sont pris en compte nulle part tient à ce que beaucoup de ces traits ont disparu trop tôt ou étaient trop marginaux pour pouvoir être saisis par le système protoroman, aux mailles un peu lâches. Parmi les causes des variations locales du latin parlé, Väänänen relève (*ib.* 22 *sq.*) trois sortes de facteur : ethniques, sociaux et chronologiques ; mais il en perd de vue un, à savoir les évolutions en parole dues, au sein d'un système, à des 'fautes' contre la norme, fautes dues à leur tour à divers 'besoins' des locuteurs, comme l'a illustré pour le français moderne déjà *La Grammaire des fautes* d'Henri Frei (1929) ; cette

approche explicative-ci, plus générale que les causes que cite Väänänen – elle a en fait une portée universelle – n'est possible qu'en synchronie, dans des états de langue du protoroman reconstruit. À propos de la réforme carolingienne, Väänänen écrit : « La réforme du latin devenu l'apanage de l'Église et des savants, commencée par Pépin le Bref, coïncide, approximativement, avec la genèse d'un nouvel idiome, le roman, c.-à-d. la prise de conscience d'une langue parlée, différente de la liturgie ou des chartes » (*ib.* 13) ; dans ce passage, le mot *genèse* donne une idée trop approximative du processus, vu que, selon une hypothèse dont l'auteur n'a probablement pas pu prendre connaissance (Dardel / Wüest 1993), l'idiome roman, de type tendanciellement analytique (2.3.2), remonte dans notre pensée au moins au premier siècle av. J.-C. Un son de cloche positif se fait entendre aussi : « Il est toutefois indiscutable que la méthode comparative, malgré les restrictions qui s'imposent à son sujet, enrichit et précise nos connaissances du latin populaire » (*ib.* 20, avec la mention du vieux latin *cuius*, auquel les témoignages des langues romanes redonnent la vie que les monuments écrits lui refusent).

2.4.2. Conclusion. – J'ai mis en exergue et commenté le cas de Väänänen, parce que ce chercheur s'est fait justement connaître internationalement par ses travaux sur le latin vulgaire (cf. surtout Väänänen 1966), mais s'est d'autre part égaré dans des contradictions méthodologiques qui en diminuent la portée ; il n'est d'ailleurs qu'un exemple parmi beaucoup d'autres chercheurs aux prises avec les deux médiums et l'opposition langue / parole dans le latin global.

2.5. L'analyse tridimensionnelle du latin global

Le moment est venu de compléter notre connaissance traditionnelle des dimensions diatopique et diachronique du latin global par celle, moins avancée, pour ne pas dire vague, de la troisième dimension, diastratique. S'il y a quelque chose à y découvrir, cela doit se situer dans la zone intermédiaire que circonscrivent l'espace de la Romania et les deux plans diachroniques du latin écrit et du protoroman. La question est de savoir ce qui s'y passe, dans quels secteurs du système et à quelle époque. Le résultat de l'enquête, s'agissant de la dimension diastratique, doit être un ensemble de variantes associées à un moment donné par paires dans le système.

2.5.1. Un coup d'œil plus détaillé sur le latin global. – Dans les recherches sur le latin global, la dimension diastratique entre en scène par exemple lorsqu'on constate, en observant des données romanes et latines, qu'à une époque T et dans un espace S, c'est-à-dire en simultanéité, un concept C se formulait par deux variantes, disons C^1 en latin classique et C^2 en latin non

classique, étant entendu toutefois que les trois dimensions représentent des domaines coextensifs et des invariants, mis à part la troisième, la dimension diastratique, où l'unité linguistique peut être variable. C'est cette sorte de combinaison de traits simultanés, caractéristique de la dimension diastratique, que je me propose d'examiner ici.

Pour la méthode et dans les recherches concrètes, les trois dimensions ne sont pas équivalentes : les deux premières découlent sans problèmes théoriques majeurs de l'application aux parlers romans de l'analyse spatio-temporelle, c'est-à-dire de l'établissement de corrélations entre la distribution spatiale des données romanes et la chronologie des acquisitions et pertes territoriales de Rome. Certes, selon cette démarche, dont l'origine remonte aux néo-grammairiens, les résultats, au fil des ans, se sont multipliés et confirmés ; mais une différence importante s'y fait jour entre son exploitation selon la tradition du latin parlé et celle selon la tradition du latin écrit 'vulgaire' : dans le premier cas, celui de la reconstruction du protoroman, l'avance scientifique est restée longtemps en retrait, soit parce que le caractère abstrait du protoroman suscitait – et suscite encore – la méfiance des chercheurs, soit parce que le protoroman est considéré, évidemment à tort (2.3.4), comme faisant double emploi avec le latin écrit ; dans le second cas, celui de l'exploitation selon le latin écrit, l'avance a été plus nette, grâce à la datation immédiatement disponible de la plupart des textes et au fait que, par leur caractère concret, ils inspiraient confiance au chercheur. De cette constatation découle le fait que la dimension chronologique est encore très incomplète du côté du protoroman, ce qui entrave évidemment la découverte de relations synchroniques dans la dimension diastratique.

Si l'espace et le temps sont les supports des dimensions fondamentales et établies du latin global, avec toutefois encore, comme on vient de voir, des réserves pour la dimension diachronique du protoroman, la dimension diastratique ne se réalise que par des traits peu manifestes, qu'il reste à identifier, à analyser et à situer dans celles des normes du latin qui les véhiculent. Bien que nécessaire à l'exploration de traits simultanés, à travers la gamme des 'strates', cette dimension ne peut pas s'appuyer sur une technique propre reconnue ou ne peut s'y appuyer qu'en vertu de critères aléatoires, à savoir la présence simultanée et datée ou datable d'un trait donné, à la fois dans un texte latin et en protoroman, et ceci dans une relation dont il resterait à déterminer, sur la base de la fréquence des occurrences dans un laps de temps restreint, si elle réunit des éléments d'un même système en synchronie, comme en français moderne *jaunisse* (courant) et *ictère* (savant) ou en néerlandais *heden* (écrit) et *vandaag* (parlé) "aujourd'hui". Il n'est par conséquent pas surprenant qu'au début les études de ce type, où se sont illustrés surtout

des latinistes et romanistes scandinaves, n'aient que rarement débouché sur une description en règle de variantes réparties dans la dimension diastratique. C'est donc faute d'outils méthodologiques adéquats et notamment d'un protoroman suffisamment élaboré qu'est restée longtemps en rade cette forme d'analyse, laquelle, dans des cas mieux documentés, devrait pourtant permettre de décrire le latin global en synchronies du système et d'ouvrir la voie à une description historique, synchronie par synchronie, du latin global. Avec les techniques dont dispose le comparatisme actuel, cette description pourrait éventuellement aboutir.

2.5.2. Deux types d'évolution: par héritage et par transfert. – Deux cas de figure se présentent. (i) Les variantes C^1 et C^2 résultent d'une évolution continue de deux termes primitivement co-présents en latin global et issus respectivement du vieux latin et du protoroman naissant ; c'est l''évolution par héritage'. Elle est illustrée dès avant notre ère par une répartition diastratique comportant, pour C^1, le latin classique *grandior* / *grandiorem* et, pour le protoroman, la construction C^2, PLUS GRANDIS / PLUS GRANDEM. (ii) Or, se greffant sur le résultat de cette évolution, il se produit par la suite, mais encore en protoroman, l'intrusion, à partir d'une norme du latin global extérieure au protoroman, d'un nouveau terme, C^{2bis}, GRANDIOR / GRANDIOREM, qui, en gallo-roman prélittéraire, s'ajoute ou se substitue au type précédent, C^2. C'est un cas d''évolution par transfert'. Ce type d'évolution-ci, fondé sur une réorganisation du système protoroman, aboutit à deux résultats : en premier lieu, il rend compte de la répartition diastratique double, $C^1 \sim C^{2bis}$; en second lieu, l'existence de C^{2bis} avant le transfert et son statut grammatical d'origine permettent de décrire la nature ou le statut de la norme non protoromane qu'il représente. La procédure consiste donc à séparer, au sein du protoroman, lors d'un transfert, les deux types d'évolution et à considérer le substitut transféré comme témoin d'une autre norme. Le transfert décrit ci-dessus sera réexaminé en 2.5.4.ii.

J'ai un peu préparé cet aspect du présent essai dans Dardel (1992a, 1992b et 1996, § 1.3.2) et me propose de poursuivre ici dans cette voie, tout en corrigeant le tir et en mettant à jour la théorie et la terminologie.

Symboles : dans les formules, le signe ~ indique une relation de simultanéité entre variantes de l'expression dans la dimension diastratique ; la flèche ← indique la direction du transfert ; < [...] indique la norme d'origine du terme transféré.

2.5.3. Les normes de la dimension diastratique

(i) L'analyse. – Leur analyse se présente comme suit. Le latiniste ou romaniste qui se propose d'étudier le latin global antique en fonction de la dimension diastratique peut y distinguer, sur la base de critères concrets très généraux, à savoir ceux du médium (écrit ou parlé) et ceux du style (classique ou non classique), trois 'normes' : (i) le latin écrit classique, accessible dans les textes ou chez les grammairiens, antiques et modernes, (ii) le latin écrit non classique, également accessible dans les textes et chez les grammairiens, et (iii) le protoroman, c'est-à-dire le latin parlé, classique ou non classique, que le romaniste reconstruit dans l'Antiquité à partir des parlers romans, à l'aide de la grammaire historico-comparative. À ces trois normes correspondent très approximativement les deux types, synthétique et analytique (2.3.2), de la manière qu'illustre pour l'adjectif comparatif, mettons au premier siècle avant notre ère, le schéma suivant :

latin classique écrit *grandior / grandiorem*

~ latin non classique écrit *plus grandis / plus grandem*

~ protoroman, parlé, PLUS GRANDIS / PLUS GRANDEM.

Sur un point cependant, l'opposition langue / parole (2.3.4), le tableau brossé ci-dessus doit encore être précisé. En ce qui concerne le latin écrit, ce sur quoi le chercheur peut tabler avec une certaine confiance est la norme du seul latin classique, que l'on peut observer dans la littérature antique et chez les grammairiens et dont on peut soutenir qu'en vertu des descriptions métalinguistiques anciennes et modernes elle consiste tout de même, en partie, en faits de langue. Le latin écrit non classique, tel qu'on le trouve entre autres à Pompéi (Väänänen 1966) ou dans le *Journal de voyage d'Aetheria* (Väänänen 1987) et qui échappe aux points de repère descriptifs systématiques dont profite le latin écrit classique, a en revanche plutôt le statut de faits de parole, auxquels le chercheur accède de manière ponctuelle et aléatoire. Pour le latin parlé, la seule norme accessible à la recherche est celle du protoroman, qui consiste en faits de langue, mais ne couvre évidemment pas tout le latin parlé antique ; les traits du latin parlé qui n'ont pas subsisté en roman ne peuvent pas être récupérés par la grammaire comparée. L'opposition langue / parole, incluse pour Saussure dans le langage, ne concerne pas directement les normes que nous considérons ici ; elle servira plus loin (2.5.8) à repérer dans les textes en latin vulgaire les variantes qui attestent un fait de langue.

(ii) L'inventaire. – En ce qui concerne l'inventaire des normes en cause, j'appellerai, par référence à leur utilité scientifique et à leur force probante, 'normes de base' la norme du latin classique écrit et la norme du protoroman

(parlé) ; en vertu du critère typologique, très relatif comme on sait, ces normes seront situées, par convention, aux deux extrémités de la dimension diastratique (que, par analogie avec notre conception des structures socioculturelles, il faut se représenter verticalement), entre lesquelles s'échelonnent des 'normes d'appoint', c'est-à-dire soit des normes quasi inexploitables, comme celle du latin parlé extérieur au protoroman, soit des normes exploitables à la rigueur seulement – il s'agit entre autres de faits de parole – à travers des attestations écrites non classiques. Chacune de ces normes doit évidemment cadrer avec la définition et la description données plus haut du modèle tridimensionnel du latin global. Je distingue donc, dans cet ordre, en m'en tenant aux seuls critères assurés :

[I] le latin classique écrit (norme de base)

[II] le latin non classique écrit (norme d'appoint)

[III] le latin non classique parlé (norme d'appoint)

[IV] le protoroman, parlé (norme de base)

2.5.4. Exemples où interviennent les normes

(i) Un vide documentaire ? – Les deux normes de base, assez solidement établies et nettement profilées, constituent le principal outil du comparatiste. Les normes d'appoint, par définition, ne bénéficient pas de descriptions systématiques comparables à celles des deux normes de base ; dans mon corpus, la norme [II] peut néanmoins être mise en évidence et, dans quelques cas, profiter à l'analyse du latin global ; la norme [III], en revanche, se caractérise jusqu'ici, dans mon corpus, par un vide documentaire, que je crois fortuit ; je la signale tout de même pour mémoire. Voici quelques exemples, que j'emprunte, en les adaptant et en les mettant à jour, à Dardel (1992b), où ils figurent dans un contexte différent.

(ii) [IV] PLUS GRANDIS ← ~ GRANDIOR < [I] (Dardel 1992b, 25 *sq.* et 28 *sq.*). – L'analyse du protoroman, qui est du latin parlé, nous apprend que, des adjectifs et adverbes comparatifs synthétiques latins, seul les plus fréquents, MAIOR, MINOR, MELIOR, PEIOR, MAGIS et PLUS, subsistent avec leur fonction d'origine jusque dans les parlers romans ; la cause de leur maintien est liée à leur grande fréquence d'emploi ; à la place des autres adjectifs et adverbes comparatifs se développe un comparatif analytique, construit avec PLUS (Dardel 1986), qu'attestent tous les parlers romans. Toutefois (2.5.2), dans une aire qui embrasse la Gallo-Romania, nous assistons plus tard, mais encore en période prélittéraire, à l'apparition d'une nouvelle série de comparatifs synthétiques, tel GRANDIOR / GRANDIOREM, en ancien français *graindre / graignour* ; chose curieuse – mais c'est un problème qui ne nous concerne pas immédiatement

(2.5.5.ii) – au lieu de se substituer au type PLUS GRANDIS, le type GRANDIOR fonctionne, par rapport à lui, en ancien occitan et en ancien français, comme variante libre, avant de disparaître, à la fin du moyen âge. Avec l'avènement du type synthétique GRANDIOR dans un système où domine le type analytique, il se produit, témoin l'évolution phonétique, un transfert de la norme [I] à la norme [IV], transfert qu'il faut situer entre le IIIe siècle, avec l'isolement de la Dacie, et l'apparition des parlers gallo-romans. Une particularité de ce transfert est que le substitut présente en roman les signes d'une évolution phonétique régulière et notamment les traces de la palatalisation de 'consonne + yod', prouvant qu'il remonte à une norme hors inventaire, classique et parlée, des premiers siècles de notre ère.

(iii) [IV] MAGNUS ← ~ GRANDIS < [I] (Dardel 1992b, 25 et 28). – La situation du latin parlé se présente comme suit. Abstraction faite du daco-roman, qui n'atteste ni l'un ni l'autre de ces deux lexèmes, seul GRANDIS est panroman ; ce terme s'est substitué par héritage à MAGNUS, attesté surtout en sarde (logoudorien *mannu*) et conservé ailleurs dans des archaïsmes (ancien français *parmain* "espèce de poire", Catalogne *Valmanya*, Toscane *Pratomagno*). La présence de MAGNUS en sarde indique que cet adjectif existe en protoroman au moins jusqu'au premier siècle av. J.-C. et que son remplacement par GRANDIS n'intervient que plus tard, peut-être même après l'isolement de la Dacie. Or, comme, antérieurement à la substitution, il n'y a aucun élément dans la structure du protoroman dont GRANDIS puisse dériver, nous sommes en présence d'un transfert. Le témoignage du latin écrit est différent. Il atteste l'emploi de GRANDIS dans les textes de diverses époques, déjà chez un auteur ancien comme Varron (116-27 av. J.-C.), puis, fréquemment, chez Cicéron. On peut donc avancer l'hypothèse que GRANDIS existe dans la norme écrite (norme [I/II]) bien avant son apparition en protoroman, et notamment à l'époque à laquelle ressortit la structure protoromane conservée par le sarde ; on peut avancer aussi que GRANDIS n'est pas étranger à la norme classique. Il y a donc ici transfert au protoroman d'un terme préexistant, se rattachant initialement à la norme écrite, voire classique. Quant à savoir si GRANDIS, avant le transfert, appartient aussi à la norme parlée, c'est impossible, vu que cette forme, contrairement à celle du type GRANDIOR, ne comporte pas à cette époque de sons qui soient concernés par les lois phonétiques.

(iv) [IV] COGITARE ← ~ PENSARE < [I] (Dardel 1992b, 26 *sq.* et 29). – Le protoroman atteste une substitution COGITARE ← ~ PENSARE. La dimension spatio-temporelle se présente de la façon suivante. Le substitué, COGITARE "penser", est panroman, témoin le portugais, l'espagnol et l'occitan *cuidar*, l'ancien français *cuidier*, le sarde *kuidare* (éventuellement ; il manque dans le DES), l'ancien italien *coitare*, le rhéto-roman sursilvain *quitar* et le roumain *a cugeta*. Le

substitut, PENSARE, existe en sarde, mais en tant que mot savant (« Buchwort », REW), donc pas forcément très ancien ; il manque en roumain, mais se trouve dans tous les autres parlers continentaux, ce qui incite à situer la substitution après le IIIe siècle. En l'occurrence, le transfert part de la norme [I], car le mot PENSARE en question ne participe pas aux lois phonétiques qui valent pour le protoroman avant la substitution ; il présente en effet le groupe phonique -NS-, lequel, en protoroman, serait devenu -S-, comme dans PESARE, que reflète le français *peser*. Ce n'est qu'après le transfert, en tant que terme protoroman, que PENSARE subit l'effet de lois phonétiques romanes, telle la diphtongaison que nous observons dans l'espagnol *piensa* (de PENSAT). En ce qui concerne l'aspect sémantique, en latin écrit, PENSARE remonte à l'Antiquité, non seulement avec son sens de "peser", mais aussi avec le sens d'"évaluer, considérer", qui préfigure celui de "penser" qu'il revêt dans les parlers romans. À la différence des exemples précédents (2.5.4.ii.iii), qui attestent des variantes libres, celui-ci illustre une paire de variantes ayant subi une exploitation sémantique. Ce qu'il faut retenir de cet exemple, c'est la conservation jusqu'au IIIe siècle du groupe phonique classique -NS-, où donc, à la différence de ce qu'on a observé pour GRANDIOR, le substitut pointe explicitement en direction du latin écrit, voire classique, ou d'une norme parlée qui s'en inspire. La grammaire traditionnelle appelle les transferts de ce type des 'emprunts (lexicaux) savants'.

(v) Le système casuel nominal (Dardel 1992b, 29 *sqq.*). – Cet exemple illustre plus amplement le fonctionnement de la norme d'appoint [II] dans la dimension diastratique, en combinaison avec des variantes diachroniques.

Au sein du latin global, on peut mettre à part le système casuel nominal de la norme [I], qui est une constante de l'Antiquité. Les autres normes s'en écartent dans la répartition diastratique par simultanéité et évoluent dans le temps. On y distingue trois étapes :

Étape 1 : Jusqu'au début du Ier siècle av. J.-C., panromane

[I] système à cinq cas (synthétique, morphologique), *bos / bovis / bovi / bovem / bove*

~ [IV] système acasuel (analytique, syntaxique), BOVEM

Étape 2 : À partir de 15 av. J.-C., panromane sauf en portugais, espagnol, sarde et roumain

[I] idem

~ [II, IV] système bicasuel (synthétique, morphologique), *bovis / bovem*, BOVIS / BOVEM

Étape 3 : Introduite entre 107 a.d. et 275 a.d., panromane sauf en portugais, espagnol, sarde et rhéto-roman

[I] idem

~ [II, IV] système tricasuel (synthétique, morphologique), *bovis / bovi / bovem*, BOVIS / BOVI / BOVEM

Le système casuel nominal appelle quelques commentaires.

(a) Par référence à la terminologie du latin classique, les cas sont les suivants :

dans la norme [I], le nominatif, le génitif, le datif, l'accusatif et l'ablatif,

dans les normes [II] et [IV],

à l'étape 1, l'accusatif,

à l'étape 2, le nominatif et l'accusatif,

à l'étape 3, le nominatif, le génitif-datif et l'accusatif.

(b) Aux étapes 2 et 3, le nominatif, nouvellement introduit, s'aligne sur la structure disyllabique des autres cas : [II] *bovis*, [IV] BOVIS.

(c) À l'étape 3, le génitif-datif, nouvellement formé, résulte d'un syncrétisme du datif classique singulier et du génitif classique pluriel en -ORUM et revêt à la fois la fonction de génitif de possession [+ animé], [II/IV] *caput bovi*, CAPUT BOVI "la tête du bœuf", et celle de datif d'attribution [+ animé], [II/IV] *dat bovi fenum*, DAT BOVI FENUM "il donne du foin au bœuf". Dans la norme [II], il s'agit de formes non encore identifiables ; dans la norme [IV], il s'agit en revanche de protoroman, donc de formes casuelles identifiées en langue.

(d) Qu'il s'agisse bien, aux étapes 2 et 3, d'une norme intermédiaire entre les normes [I] et [IV] découle de ce que (1) ni la structure bicasuelle, à la fin du premier siècle av. J.-C., ni le système tricasuel, entre 107 a.d. et 275 a.d., ne font partie de la norme de base classique et qu'en protoroman elles représentent des structures jusque là inédites, (2) le nominatif qui sert à former le système bicasuel substitue au type classique monosyllabique (*bos*) le type disyllabique dans les normes [II] et [IV], (3) la structure du système bicasuel appartient à une synchronie qui fait immédiatement suite au système protoroman acasuel et précède immédiatement la synchronie du système protoroman tricasuel, illustrant donc une amplification progressive de la structure morphologique casuelle, typique pour le protoroman de cette époque, (4) en termes de chronologie absolue, le système bicasuel est situé dans la partie de la Romania qui a connu, mais entre temps abandonné, le système nominal acasuel, affecte le domaine du rhéto-roman, accessible au protoroman dès l'an

15 av. J.-C, puis est remplacé, avant 275 a.d., par le système tricasuel comportant le génitif-datif, affectant le reste de la Romania à système bicasuel. Dans ces conditions, tout s'insère logiquement dans l'espace et le temps. Il semble bien qu'en diachronie, à chacune des trois étapes du système casuel nominal, on soit en présence de deux systèmes en relation de simultanéité : le système classique indépendant et constant de la norme [I] et les systèmes respectifs des normes [II], éventuellement [III] (2.5.4.i), et [IV], structuralement et historiquement liés.

2.5.5. Les différences de niveau sociolinguistique

(i) Motivation autre que grammaticale. – À côté de ce que j'appelle des normes, dont la définition est grammaticale, selon le médium, le style et le type, il existe des différences de 'niveau de langue', dont la motivation est autre. Un État organisé moderne pourvu d'une langue standard et comportant une société structurée connaît souvent, de ce fait, un système linguistique global reflétant les structures sociales. Par analogie, toute réflexion sur la dimension diastratique dans le latin global antique nous amène à constater les signes d'une situation de ce type, sous la forme de plusieurs niveaux de langue, sans rapports nécessaires avec les normes motivées grammaticalement, mais s'associant éventuellement avec elles.

(ii) Variantes libres. – Au sein du protoroman, par le truchement de rapports dits 'diaphasiques' entre sujets parlants ayant des antécédents divers, ont pu se former en synchronie des paires de variantes du type GRANDIOR / PLUS GRANDEM, dont chacun des termes s'est généralisé, mais dont le lien sémantique restait perceptible pour le locuteur ; nous en avons vu un exemple protoroman dans la coexistence, en ancien gallo-roman, des dérivés de ces deux termes (2.5.4.ii), à propos desquels on peut parler de variantes libres, ce qui explique peut-être la prompte disparition de l'un d'eux (cf. Dardel 1992a, note 2 ; 1992b, 25 *sq.*, « norme parallèle »).

(iii) Spécialisation sémantique. – À la différence de ce cas, on a en protoroman des cas où, à la faveur d'une unité panromane encore intacte, deux termes issus du même étymon se sont spécialisés sémantiquement, de façon diatopiquement uniforme, dans l'opposition PENSARE "penser" / PESARE "peser" (2.5.4.iv).

(iv) L'éventualité d'une situation diglossique. – La question se pose évidemment de savoir si et dans quelle mesure ces niveaux de langue dans le latin global sont à l'origine ou ont été à un moment donné motivés socialement, en d'autres termes si on pourrait parler *grosso modo* d'un niveau supérieur et d'un niveau inférieur coexistants et couvrant à l'origine toute la Romania. Et

l'idée d'une 'diglossie', dans le sens que lui donne Ferguson (1959), c'est-à-dire comportant des 'dialogues monolingues' dont le niveau est choisi en fonction de la situation du discours, se présente automatiquement à l'esprit. Pourtant, jusqu'à ce jour, je suis resté réticent sur ce point ; notre connaissance du protoroman est encore trop lacunaire pour qu'on puisse lui appliquer la théorie de Ferguson, chez qui le concept de diglossie est lié à une série de critères précis, que le protoroman ne présente peut-être pas tous. J'y reviendrai pourtant en 2.6, car je ne voudrais pas éliminer à la légère une analyse qui concerne de si près et d'une manière si particulière la dimension diastratique du latin global.

(v) Une motivation sociale épisodique. – Il est en revanche licite de retenir que l'hypothèse d'une motivation sociale limitée ou épisodique, sous la forme de 'dialogues bilingues', est suggérée par plusieurs des exemples cités de lexèmes coprésents dans la dimension diastratique (2.5.4.ii et 2.5.4.iv), ainsi que par la notion de « Buchwort », par laquelle Meyer-Lübke, dans son REW, désigne, entre crochets, par exemple pour [PENSARE], les lexèmes romans que nous désignons en français en général par le terme de 'latinisme' et qui, par leurs entorses aux lois d'évolution phonétique et par leur tendance à exprimer des notions abstraites, semblent être le propre d'un niveau supérieur. La présence simultanée, en ancien gallo-roman, de la construction d'origine protoromane du type *plus grand* et de sa variante *graindre*, introduite tardivement par transfert, reflète probablement à l'origine une opposition de niveaux en langue, la première ressortissant à un niveau inférieur, la seconde à un niveau supérieur, proche du latin classique, mais, par exception, selon le médium parlé *cultivé*. En voici une autre illustration (Dardel 2006), où, historiquement parlant, le latin classique et le protoroman sont étroitement associés. Le protoroman y marque, dès une date assez reculée, une tendance du latin global à instituer une différence diastratique fondée sur des traits liés à la profession ou aux métiers. Il s'agit d'une structure sociolinguistique corrélative d'oppositions binaires comportant la marque [± infixe postradical-présuffixal], suffisamment ancienne pour avoir affecté, dès l'origine, le protoroman dans toute son étendue spatiale. On lui doit une vingtaine de paires du type SEMINARE / *SEMINIARE. L'infixe semble y avoir été successivement un phonème produit par contamination, un morphème à fonction emphatique et un morphème marquant, dans ce sous-sytème, deux niveaux de langue : le niveau [– infixe], peut-être d'origine latine ancienne / le niveau [+ infixe], probablement formé en protoroman, niveaux finalement révélés, dans la dimension spatiale, par une distribution 'en peau de léopard', que caractérisent en gros les centres urbains (activités culturelles) pour le niveau [– infixe], les zones rurales (métiers, agriculture, etc.) pour le niveau [+ infixe].

(vi) Exigences méthodologiques. – Une analyse comme celle-ci, si elle est correcte, montre que le chercheur peut se trouver dans des situations où il ne saurait se passer ni de la synchronie ou simultanéité, ni de la dimension diastratique, lorsque la distribution spatiale nous renvoie à une différence de niveaux de langue, ni évidemment aux deux normes de base.

(vii) Historique. – Jusqu'ici, j'ai esquissé et illustré des exemples de trois des quatre normes qui se définissent par les critères généraux du médium [± écrit], du style [± classique] et du type [± synthétique]. J'ai aussi montré que des transferts s'opèrent de norme à norme, du latin écrit, normes [I/II], au protoroman, norme [IV]. Il appert enfin de mes exemples, à propos du système casuel, que l'existence de la norme intermédiaire [II] remonte en tout cas au premier siècle avant notre ère. Des constatations analogues valent pour la distribution d'oppositions ressortissant aux niveaux de langue. Finalement, dans les dernières décennies, le comparatisme des parlers romans s'étant enrichi d'analyses spatio-temporelles plus systématiques et d'analyses structurales des synchronies protoromanes, les reflets des trois normes et des différences de niveaux de langue se sont consolidés et étoffés, pour ainsi dire par interpolation, de sorte qu'on commence à pouvoir décrire, pour des sous-systèmes du latin global, des ensembles de relations simultanées plus complètes dans la dimension diastratique et les projeter en diachronie sur des structures précédentes ou suivantes. C'est la situation qu'illustre probablement le mieux le système casuel nominal décrit en 2.5.4.v.

2.5.6. Poursuivre l'enquête. – Le manque de cohérence grammaticale et lexicale qui règne dans certains textes en latin vulgaire et qui se reflète dans les études qui leur sont consacrées, comme la belle synthèse de Löfstedt (1959, ch. II), contraste singulièrement avec la relative systématicité de la norme [I] du latin classique et de la norme [IV] du protoroman. Poursuivre cette enquête, qualitativement et quantitativement, soulève un problème pratique, ressortissant plutôt à la philologie, à savoir celui des matériaux et de la fiabilité des sources linguistiques.

2.5.7. Le tri des matériaux

(i) Les matériaux pertinents. – Les matériaux pertinents par excellence sont évidemment ceux que livrent les deux normes de base, le latin classique pour le médium écrit et, malgré des réserves en ce qui concerne la chronologie, le protoroman pour le médium parlé. Ces deux normes, rapprochées en simultanéité, peuvent aussi, comme on l'a vu, servir de repères pour l'étude des normes intermédiaires. Sont non pertinents, du fait de l'absence de documents, les éléments constitutifs de la norme [III]. Sont pertinentes sous toute

réserve les données que j'ai classées dans la norme [II] ; cette source de données, unique en son genre et massivement attestée à toutes les époques, présente l'inconvénient de se composer de faits de parole et de faits de langue, qu'il est très difficile de distinguer avec les méthodes traditionnelles, comme celles qu'utilise Väänänen. Beaucoup de ces textes n'ont du reste pas encore été édités selon des critères philologiques modernes.

(ii) Le choix d'un exemple. – Je vais illustrer le problème de l'identification de constructions du latin vulgaire [II] à partir du cas bien documenté du génitif-datif, de la façon dont il se reflète ou ne se reflète pas dans un texte de l'époque de son apparition en protoroman, à savoir dans le *Journal-épître d'Égérie*, du IVe siècle (Maraval 1982), et dans l'étude linguistique qu'en a faite Vänänen (1987, chapitre sur les cas).

(iii) L'exemple. – J'ai montré (en 2.5.4.v) comment le génitif-datif se présente en langue dans la norme [IV]. Dans les textes de la norme [II] et dans les commentaires métalinguistiques modernes qui s'y rapportent se manifestent nettement les hésitations qu'ont pu avoir les sujets parlants ou les erreurs qu'ils ont pu commettre au moment où le génitif-datif est apparu dans le système casuel et en a perturbé l'ordonnance. Des confusions étaient sans doute inévitables, du fait que le génitif-datif exprimait, dans un complément [+ animé], tantôt le génitif de possession, tantôt le datif d'attribution et du fait que ce syncrétisme tendait à se réaliser avec la forme du datif classique au singulier et celle du génitif classique au pluriel. Des hésitations ou erreurs qui en sont résultées, on trouve, dans les sources mentionnées ci-dessus, des indices précis, sous la forme d'hyperurbanismes et autres infractions à la norme classique. En voici deux exemples : *sed modo ibi accessus Romanorum non est* "Mais, depuis peu, les Romains n'y ont plus accès" (Maraval 1982, 20,12 ; Väänänen 1987, 33), et *incipitur denuo ... iuxta mare ambulari, ut subito fluctus animalibus pedes cedat* "... l'on recommence à longer constamment la mer ... tantôt la vague bat les pieds des bêtes ..." (Maraval 1982, 6,1 ; Väänänen 1981, 34), où Väänänen voit respectivement la fonction d'un génitif pluriel classique en fonction de datif d'attribution et celle d'un datif pluriel classique en fonction d'un génitif de possession. Ces infractions à la norme classique n'excluent pas, dans ce texte, l'emploi du génitif classique dans sa fonction d'origine : *ascenderet in montem Dei* "montait à la montagne de Dieu" (Maraval 1982, 5,1) et *monasteria plurima sanctorum monachorum* "de nombreux monastères de saints moines" (Maraval 1982, 7,7). Si, comme on le pense, ce texte est d'une seule main, celle d'Égérie, comment expliquer ces confusions ? Et quel usage reflètent-elles ? Dans l'introduction à son édition, Maraval (1982) suppose entre autres qu'Égérie s'est servie de réminiscences de plusieurs lectures, religieuses et profanes, issues d'auteurs maniant des règles diverses.

(iv) Un témoignage métalinguistique. – De cette situation confuse découle aussi, à une date plus récente, un jugement métalinguistique qui va dans le même sens, lorsque Isidore de Séville (env. 570-636) condamne l'emploi du génitif pluriel en fonction de datif d'attribution : *verba enim non recta lege coniuncta solœcismus est, ut si quis dicat ... ‹date veniam sceleratorum› pro ‹sceleratis›* (Dardel 1992b, 31), où *dicat* me semble dénoter un usage du latin parlé.

(v) Analyse finale. – Les péripéties auxquelles donne lieu l'introduction du génitif-datif dans le système casuel nominal protoroman reflètent plusieurs variables du latin global :

(1) L'opposition latin écrit classique [I] / latin écrit non classique [II] / protoroman (parlé) de très nombreux locuteurs [IV], cette opposition reposant sur la confrontation de normes entre elles.

(2) L'opposition entre sources de données en langue [I/IV] et sources de données a priori indéterminées sous ce rapport [II], où se mêlent des faits de langue classiques (*montem Dei*) ou protoromans (le génitif-datif pluriel *sceleratorum*) et des traits manifestement issus du domaine de la parole, dans les hyperurbanismes, où par conséquent se laissent dissocier opérationnellement ces deux catégories saussuriennes, restées confondues chez les chercheurs traditionnels.

Les deux variables (1) et (2) réunies confirment, à la lumière des normes de référence [I] et [IV], l'existence d'une opposition socialement ou culturellement motivée de deux niveaux coexistants, et peut-être d'autres oppositions encore. Ceci étant, nous disposons, sous la forme de cette analyse, des éléments de la technique que les latinistes et romanistes peuvent actuellement mettre en œuvre pour éclairer la nature de la dimension diastratique du latin global.

2.5.8. L'intérêt d'une analyse tridimensionnelle du latin global

(i) Bilan. – Le modèle tridimensionnel intégré au latin global est précieux, parce que, en mettant en évidence la dimension diastratique, longtemps négligée, il contribue à une étude plus poussée et précise des rapports internes.

La méthode esquissée en 2.5.7 présente un intérêt certain pour les latinistes spécialisés dans l'étude du latin vulgaire. La norme [II], analysée selon les critères des normes [I] et [IV], permet de reconnaître et trier, dans la masse diffuse des traits d'un texte non classique,

(a) les traits du latin classique (parole/langue)

(b) les traits du protoroman (langue).

Quant aux traits qui ne se rattachent ni à (a), ni à (b), ils seraient à classer provisoirement dans la catégorie des faits de parole.

La principale lacune méthodologique de Väänänen (1987) – et de bien d'autres chercheurs – est qu'un tel tri des données de la norme [II] n'a pas été entrepris et que les deux structures relativement bien établies qui s'y entremêlent, celle de la norme [I] et celle de la norme [IV], n'y sont pas décrites systématiquement. La méthode que je propose et que j'ai brièvement illustrée ci-dessus permet de projeter les traits des normes [II] et [IV] présentes dans un texte vulgaire donné sur des synchronies du latin global, lesquelles à leur tour donnent accès à des descriptions selon les vues du structuralisme.

(ii) La suite. – De quoi disposons-nous pour poursuivre, dans la voie que j'ai tracée, notre enquête sur la dimension diastratique ? Du latin classique écrit, abondamment exploré en synchronie et en diachronie, et du protoroman, en voie de se profiler également dans ces deux dimensions. À ces deux normes de base reste alors 'suspendue' la norme intermédiaire [II], bien attestée dans la parole, mais sur laquelle n'ont eu jusqu'ici de prise sérieuse ni la description synchronique, ni la description diachronique, ni l'analyse des niveaux de langue. De cette source-ci dépend donc pour l'essentiel une avancée scientifique des recherches relatives à la dimension diastratique.

2.6. La diglossie (selon Ferguson)

Le moment est venu de reprendre brièvement le fil de ce que j'ai dit en 2.5.5.iv au sujet de la diglossie selon Ferguson.

2.6.1. Une opposition fondamentale derrière la dimension diastratique ? – On a vu se dégager en filigrane l'impression qu'au-delà de la dimension diastratique, à travers les normes d'appoint et les niveaux de langue, point un lien ténu, mais continu, entre les normes [I] et [IV], envisagées comme un ensemble faisant système autour d'un groupe de variantes. Mais, à la réflexion, on en vient à se demander si, en marge de ce lien ténu, ne perce pas aussi, inversement, dans la pratique du latin global, une opposition systématique entre normes et/ou niveaux de langue. Et on en arrive tout naturellement – je dirais : inévitablement – à la notion de diglossie, telle que l'a décrite Ferguson (1959), c'est-à-dire à un état où s'opposent deux niveaux du latin global, que maîtrisent en principe tous les locuteurs : un niveau supérieur (« high level ») et un niveau inférieur (« low level »), dans les traditions du latin classique et du protoroman respectivement, dont le choix dépend des circonstances du discours, plutôt formelles dans le premier cas, plutôt informelles dans le second.

2.6.2. Le cas de la Suisse germanophone. – Un des exemples proposés par Ferguson est celui de la Suisse germanophone, dont, par un caprice du hasard,

j'ai moi-même fait l'expérience dans ma jeunesse. Lorsque, dans les années '40, je fréquentais le gymnase à Zurich, le niveau inférieur était un dialecte alémanique acquis en tant que langue maternelle, en principe non écrit, le niveau supérieur étant le haut-allemand standard, appris à l'école, écrit et vecteur de la littérature. En classe, le maître de littérature allemande enseignait en haut-allemand et les élèves s'y exprimaient oralement ou par écrit dans la même langue ; mais, aussitôt la récréation annoncée, tout le monde, maître et élèves, ne parlait plus que le dialecte alémanique, le zurichois en général, mais avec la même simplicité les variantes bâloise ou bernoise. Cette situation ne semble guère différente aujourd'hui, à soixante ans d'écart.

2.6.3. Témoignages. – Selon Ferguson (1959, 337), la diglossie en latin / roman a duré quelques siècles dans diverses parties de l'Europe ; cet auteur précise que le niveau inférieur était d'usage dans la conversation ordinaire ; le latin (classique), en revanche, en tant que langue de prestige, servait pour l'écrit et les discours formels ; il précise en outre (ibidem) : « ... there were striking grammatical differences between the two varieties in each area, ... ». Lüdtke (1988, 337) admet aussi la présence de diglossie, au sens de Ferguson, dans le latin global : « There was a state of diglossia (...) in Latin / Romance at least from Augustus' time and maybe even earlier ... ». L'hypothèse d'un système diglossique dans le latin global semble admise, à défaut d'être techniquement prouvée. En revanche, le détour par des témoignages comme ceux que je viens de citer est d'autant plus pertinent qu'il permet de répondre, par déduction, à une question – que chacun ne manque pas de se poser – à savoir comment deux normes si dissemblables ont pu coexister si longtemps dans un même champ de communication.

2.6.4. Bilan. – Les deux auteurs cités restent relativement vagues sur la durée que couvre la diglossie du latin global. Mon sentiment est que la diglossie est un produit de la bifurcation typologique, donc très ancien, et qu'à l'autre extrémité de la dimension diachronique, elle se résout pour se prolonger *grosso modo* dans les parlers romans d'une part, dans le latin écrit médiéval et moderne de l'autre.

3. Conclusions

Mon intention, en écrivant le présent essai, était de dégager dans le domaine du latin global quelques perspectives restées plus ou moins en friche : (i) Épingler des insuffisances de la méthode d'investigation au niveau de la théorie, à propos des travaux de Väänänen et de bien d'autres. (ii) Découvrir les rapports synchroniques constitutifs de la dimension diastratique dans le modèle tridimensionnel et, par là, esquisser la technique permettant aux cher-

cheurs de faire, dans les textes en latin vulgaire, le tri entre les traits en parole et ceux en langue. (iii) Présenter brièvement l'existence encore hypothétique et rarement invoquée, mais probable, de la diglossie selon Ferguson comme moyen de réaliser l'intercompréhension entre les locuteurs du latin classique et ceux du protoroman.

De tout cela devrait se dégager un jour une vue plus ample et complète de la configuration linguistique du latin global.

Université de Groningen Robert DE DARDEL

4. Références bibliographiques

Dardel, Robert de, 1986. « MAGIS et PLUS en protoroman », in : *RJb* 37, 87-93.

Dardel, Robert de, 1992a. « Niveaux de langue intermédiaires entre le latin classique et le protoroman », in : Iliescu, Maria / Marxgut, Werner (ed.), *Latin vulgaire – latin tardif III. Actes du IIIème Colloque international sur le latin vulgaire et tardif (Innsbruck, 2-5 septembre 1991)*, Tübingen, Niemeyer, 83-92.

Dardel, Robert de, 1992b. « Le protoroman et les niveaux de langue latins », in : *CFS* 46, 17-34.

Dardel, Robert de, 1996. *À la recherche du protoroman*, Tübingen, Niemeyer.

Dardel, Robert de, 2003. « Le traitement du latin global : séparation et intégration des méthodes », in : *RJb* 54, 57-76.

Dardel, Robert de, 2006. « Les variantes lexématiques avec l'infixe /I/ en protoroman », in : *RLiR* 70, 377-407.

Dardel, Robert de / Gaeng, Paul A., 1992. *La déclinaison nominale du latin non classique (essai d'une méthode de synthèse)*, in : *Probus* 4, 91-125.

Dardel, Robert de / Wüest, Jakob, 1993. « Les systèmes casuels du protoroman. Les deux cycles de simplification », in : *VR* 52, 25-65.

Ferguson, Charles, 1959. « Diglossia », in : *Word* 15, 325-340.

Frei, Henri, 1929. *La grammaire des fautes*, Paris / Genève / Leipzig, Geuthner / Kundig / Harrassowitz.

Jensen, Frede, 1999. *A Comparative study of Romance*, New York et al., Lang.

Löfstedt, Einar, 1959. *Late Latin*, Oslo et al., Aschenhoug & Co. et al.

Lüdtke, Helmut, 1988. « The importance of dialectology for a new look at Romance linguistic history », in : Fisiak, Jacek (ed.), *Historical Dialectology : Regional and Social*, Berlin / New York / Amsterdam, Mouton de Gruyter, 337-347.

Maraval, Pierre, 1982. *Égérie : Journal de voyage (Itinéraire)*, Paris, Éditions du Cerf.

Saussure, Ferdinand de, 1949. *Cours de linguistique générale*, publié par Charles Bally et Albert Sechehaye, avec la collaboration d'Albert Riedlinger, Paris, Payot.

Väänänen, Veikko, 1966. *Le latin vulgaire des inscriptions pompéiennes,* Troisième édition augmentée, Berlin, Akademie-Verlag.

Väänänen, Veikko, 1981. *Introduction au latin vulgaire*, Troisième édition, Paris, Klincksieck.

Väänänen, Veikko, 1987. *Le journal-épître d'Égérie (Itinerarium Egeriae). Étude linguistique*, Helsinki, Suomalainen Tiedeakatemia.